Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

117 | 2010

Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses
(2008-2009)

Pensée juive médiévale

Introduction à la philosophie juive contemporaine

Sophie Nordmann

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/808>

DOI : 10.4000/asr.808

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 139-142

ISBN : 978-2-909036-37-3

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Sophie Nordmann, « Introduction à la philosophie juive contemporaine », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 117 | 2010, mis en ligne le 27 janvier 2011, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/808> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.808>

Tous droits réservés : EPHE

Chaire : Pensée juive médiévale (vr^e-xvii^e siècles)

Conférences de Mme Sophie Nordmann

Chargée de conférences

Introduction à la philosophie juive contemporaine

Nous avons poursuivi cette année la lecture de *L'Étoile de la Rédemption* de Franz Rosenzweig (1886-1929), engagée l'année précédente. Le séminaire a été consacré à la deuxième partie de cette œuvre et à la manière dont, sous l'impulsion d'Hermann Cohen, Rosenzweig ouvre une dimension religieuse au cœur de la réflexion philosophique, qui ne consiste pas en un saut de la raison hors d'elle-même, mais en une reconnaissance de la religion comme élément moteur de la philosophie et dimension irréductible de la rationalité. C'est vers une nouvelle forme de rationalité que Rosenzweig, nous engage dans *L'Étoile de la Rédemption*, et c'est d'abord par une critique de la philosophie traditionnelle qu'il doit en passer pour ouvrir cette nouvelle voie. Nous sommes parti de cette critique, menée par Rosenzweig dans l'introduction à la première partie de *L'Étoile*. Nous avons étudié les affinités de la démarche de Rosenzweig avec l'existentialisme : face à une pensée conceptuelle qui prétendrait pouvoir tout saisir, tout comprendre, Rosenzweig fait valoir le primat de l'existence et refuse la prétention de la pensée conceptuelle à atteindre et à englober l'existence singulière dans un « système ». C'est dans l'expérience limite de l'angoisse devant la mort imminente, sur laquelle s'ouvre *L'Étoile*, que l'homme prend conscience de l'irréductibilité de son existence singulière.

Cette prise de conscience fonde la protestation de l'individu face à toutes les tentatives philosophiques d'occulter, de réduire à néant, cette angoisse et son objet. Nous avons envisagé le mouvement qui conduit de cette protestation à la contestation du postulat suivant lequel le réel serait un tout homogène qui pourrait être rapporté entièrement à la pensée. L'insurrection de l'individu singulier qui prend conscience de son irréductibilité à quelque totalité que ce soit dans l'angoisse d'une mort imminente remet en cause l'idée même de totalité. Rosenzweig lit l'ensemble de la tradition philosophique « de Ionie à Iéna » comme une vaste tentative d'homogénéiser le réel pour le rendre compréhensible – au double sens de ce qui peut être entendu et de ce qui peut être englobé – par la pensée, par le *logos*. Toute la tradition philosophique repose, aux yeux de Rosenzweig, sur un même postulat, celui selon lequel « Tout est pensable », c'est-à-dire sur l'idée d'une homogénéité fondamentale du réel exprimée par l'identification hégélienne du réel et du rationnel. Depuis

Parménide jusqu'à Hegel, on retrouve ce même postulat, et c'est sur lui que repose ce que Rosenzweig désigne du nom générique de « philosophie ». Sur la base de cette contestation, de cette brisure de la totalité, s'ouvre donc le programme d'une « nouvelle philosophie ».

De l'éclatement de la totalité sortent, dans leur singularité, dans leur irréductibilité, les trois « éléments » que la philosophie cherchait à fondre les uns avec les autres : Dieu, le monde, et l'homme. Ces trois éléments sont comme les « débris » de la totalité éclatée : irréductibles les uns aux autres, il est impossible, pour Rosenzweig, de les ramener à une synthèse plus vaste qui les engloberait. Rosenzweig en vient alors à montrer, dans la première partie de *L'Étoile*, qu'il faut en rester à cet éclatement de la totalité, et qu'il n'y a pas d'espoir de retour au jeu que joue depuis toujours la philosophie, selon laquelle chaque chose prise « en soi » et « dans son essence » serait différente. La pensée qui pense le monde n'a pas d'autre contenu que le monde et, quand bien même elle l'atteint, le monde ne cesse pas pour autant d'être monde. De même, la pensée qui pense Dieu n'atteindra jamais rien d'autre que du divin, et la pensée qui pense l'homme n'atteindra jamais rien d'autre que de l'humain.

Dieu, le monde, l'homme apparaissent alors comme les « contenus élémentaires de l'expérience ». Pourtant, on ne peut pas en rester à ces réalités élémentaires, dans la mesure où le réel n'est pas l'expérience de ces éléments isolés les uns des autres, mais de leur rencontre et de leur enchevêtrement. Nous n'atteignons jamais Dieu, le monde et l'homme comme des substances isolées. Nous vivons toujours déjà dans un univers non de substances mais de relations. C'est pourquoi la première partie de *L'Étoile* est suivie d'une deuxième partie, qui peut désormais explorer la réalité vécue, le domaine de l'existence, c'est-à-dire la rencontre de ces réalités élémentaires. C'est cette entrée en relation que décrit Rosenzweig dans la deuxième partie de *L'Étoile* : il nomme le mouvement de Dieu vers le monde Création, celui de Dieu vers l'homme Révélation, et enfin celui de l'homme vers le monde Rédemption.

La deuxième partie de *L'Étoile* s'ouvre sur la question du miracle. Il y a en effet un lien étroit entre la question du miracle et celle du « Tout pensable ». Car l'équivalence du réel et du rationnel interdit totalement la possibilité même du miracle qui est, par principe, l'inintégréable à quelque ordre que ce soit. À partir du moment où l'on conteste l'idée d'une parfaite homogénéité du réel, d'un réel qui collerait parfaitement à la pensée, il faut poser à nouveau la question du miracle. Si tout le réel est rationnel, alors tout le réel est « compréhensible » (au double sens du terme) par la pensée. C'est à une critique de cette double idée de « compréhensible » que conduit la contestation par Rosenzweig du postulat du Tout pensable. Si l'équivalence du réel et du rationnel est détruite, alors peut-être que la pensée ne peut pas Tout comprendre, tout englober, tout penser à partir d'elle-même, peut-être qu'elle peut ou doit avoir recours à quelque chose qui se situe hors de sa propre production, de sa propre activité : c'est là l'un des sens de la réévaluation de l'idée de révélation. Et si l'équivalence du réel et du rationnel est détruite, alors peut-être que tout n'est pas compréhensible,

peut-être que certaines expériences ne sont pas saisissables par le *logos*, ne sont pas intégrables à une processus total, global et parfaitement logique et rationnel : il faut alors admettre la possibilité du miracle.

Et c'est précisément sur une réflexion sur le miracle que s'ouvre la deuxième partie de *L'Étoile*. Car c'est en termes de miracles que Rosenzweig va penser l'entrée en relation, incompréhensible logiquement, des éléments les uns avec les autres. Alors que la philosophie a toujours traité avec suspicion l'idée de miracle, si l'on conteste le postulat du Tout pensable, on peut et l'on doit redonner une place à l'in-compréhensible, à ce qu'on ne peut pas appréhender par le *logos*. Le miracle n'apparaît plus alors comme ce qu'il faudrait à tout prix chercher à supprimer pour rendre le réel entièrement conforme à notre pensée. Au contraire, il apparaît comme la seule manière d'envisager une véritable relation. Le « miracle » renvoie à l'absolument inintégrable à un ordre, à l'absolument in-compréhensible. En ce sens, il faut distinguer le miracle du « prodige » : ce qui est essentiel dans le miracle, c'est l'idée qu'il rompt l'ordre des choses. Or il apparaît qu'on ne peut penser une véritable « relation » qu'en référence à la catégorie de miracle. L'entrée en relation implique et suppose à la fois la séparation des éléments mis en relation et l'ouverture à autre chose que soi. Entrer en relation, c'est se laisser atteindre par un autre que soi, c'est accueillir l'irruption d'une altérité. Le miracle renvoie précisément à ce qui ne peut être logiquement « déduit » d'un terme. Dans la mesure où toute relation implique l'altérité, l'absolue hétérogénéité, l'irréductibilité des termes mis en relation, toute relation au sens fort du terme apparaît comme un miracle : miracle de l'irruption de l'absolument autre, de l'absolument inintégrable, rupture de la parfaite suffisance à soi. Toute relation véritable est par principe sortie de soi, accueil : si on reste en soi, on n'entre pas en relation. Le miracle apparaît donc comme mode de relation, au sens où il est ouverture à l'absolument autre, à l'altérité. L'entrée en relation est miracle en ce qu'elle est ouverture à une transcendance, non pas au sens d'ouverture à l'infiniment « supérieur », mais à l'absolument incommensurable à soi. En posant Dieu, le monde et l'homme dans leur séparation essentielle, Rosenzweig donne donc une consistance philosophique à la catégorie de « miracle » que la philosophie moderne avait exclue du champ de la rationalité. Au terme de la première partie de *L'Étoile*, chacun des éléments est posé dans sa clôture sur soi : en Dieu, on ne découvre rien d'autre que Dieu, en le monde, rien d'autre que le monde, en l'homme rien d'autre que l'homme. L'un des éléments ne peut se déduire de l'autre, et on ne comprend pas plus, logiquement, pourquoi un élément s'ouvrirait sur l'autre. Chacune de ces trois réalités élémentaires est parfaitement close sur elle-même et parfaitement irréductible. Comment penser alors leur relation ? Elle ne peut être envisagée comme dérivation de l'une à l'autre. La réalité est essentiellement plurielle, et cette pluralité ne peut être rapportée à une unité qui la subsumerait, qui l'homogénéiserait. À partir de là, la relation de ces trois réalités, leur entrée en relation, devient proprement in-compréhensible. Il ne s'agit pas de nier cette incompréhensibilité, mais d'en mesurer la portée. Parce que les éléments ont été

posés dans leur séparation, leur mise en relation ne peut apparaître que comme miracle d'une sortie de soi incompréhensible.

Cette sortie de soi des éléments, cette entrée en relation des éléments entre eux, Rosenzweig la saisit donc en termes de miracle : miracles de la Création, de la Révélation et de la Rédemption, qui constituent les trois chapitres de la deuxième partie de *L'Étoile*. Et c'est précisément dans cette deuxième partie de *L'Étoile* qu'apparaissent de manière explicite les références bibliques. La référence à la religion ne renvoie pas alors à l'adhésion à une dogmatique ou à des articles de foi, mais doit être rapportée au *religare* qui fait apparaître l'idée de relation, la capacité à s'ouvrir à la transcendance et donc à la relation avec autre chose que soi. Dans la deuxième partie de *L'Étoile*, Rosenzweig décrit donc l'entrée en relation des éléments isolés par l'éclatement de la totalité : ils s'ouvrent les uns sur les autres, se mettent en rapport, non pour constituer à nouveau la totalité impossible, mais pour former le temps. Cette ouverture est ainsi temporalité originaire : Création – passé par excellence ; Révélation – présence du présent ; Rédemption – tension vers l'avenir. Trois miracles de l'entrée en relation des éléments les uns avec les autres : sortie de Dieu vers le monde, toujours déjà accomplie (Création) ; sortie de Dieu vers l'homme enfermé dans son ipséité (Révélation) ; sortie de l'homme vers le monde en réponse à l'amour de Dieu (anticipation de la Rédemption). Le « cercle brisé de l'idéalisme » devient « étoile » à six branches, dont les sommets sont constitués par les trois éléments (Dieu, monde, homme) et les trois relations (création, révélation, rédemption). Autant de catégories qui vont servir de cadre à Rosenzweig pour penser le temps, mais aussi le langage, l'art, la subjectivité et l'intersubjectivité. Catégories qui débordent donc du strict cadre religieux, donnant à penser l'existence humaine et le sens de cette existence.

La réflexion que mène Rosenzweig sur la question de la relation à l'altérité à partir de la séparation primordiale nous a conduit à aborder la manière dont ces questions seront prolongées par Emmanuel Lévinas (1906-1995). C'est un même mouvement qu'on trouve chez Rosenzweig et chez Lévinas : mouvement de contestation de l'idée de totalité qui fait surgir la question de l'altérité et avec elle celle de la religion comme recours nécessaire pour la pensée. Dans *Totalité et infini*, dans *Difficile liberté*, on entend en écho la philosophie de Rosenzweig. Et pourtant, l'accent n'est plus le même : car ce dont il est question ici, c'est de la relation à Autrui. Et ce qui brise la totalité, ce n'est plus le Je menacé de mort, mais l'Autre, la transcendance du visage. Alors que Rosenzweig part du Je, de la subjectivité irréductible, chez Levinas se produit un décentrement vers l'Autre. Décentrement qui a pour « toile de fond » une profonde parenté avec les réflexions que mène Rosenzweig dans *L'Étoile de la Rédemption*, et qui nous engage vers d'autres perspectives, qui feront l'objet du séminaire de l'an prochain.